

[Text]

That explains, as I was telling Mr. Angus a few seconds ago, why, in the case of Duarte, there was nothing illegal that was taking place because the policeman who was wearing the body pack, in the case of Duarte, was simply not committing an offence. Obviously he had previously given his consent to the interception taking place.

That also explains why, prior to Duarte, the police were able to wear those body packs when they were conducting dangerous operations. That was an exception provided by law in the Criminal Code.

What has happened since Duarte is that the Supreme Court has said, "If you are intercepting"—again using the definition that is in the code—"one of those communications, you, the state, have a duty to preserve the privacy of someone, and you do that by getting an authorization from a judge", which is what we're providing for in Bill C-109. That was originally the scheme, subsection 184.2 providing for the exception.

The following sections in part VI deal with how you get an authorization. Again you have to appreciate that what we were doing in the code at the time was making sure that in those special circumstances where there is to be an interception—and there were exceptions provided to cover other situations—you need to have a particular kind of authorization.

What the law provided, and still provides, is that first the application must be made by an agent of the Attorney General specially designated as such, or in the case of the federal government, designated by the Solicitor General. Generally speaking it is a crown prosecutor of some experience who is designated as such.

You need to go before a judge of a superior court, or a judge as designated in section 552 of the Criminal Code. What does that mean? That means basically in 9 out of the 10 provinces, judges appointed by the federal government, section 96 judges, as we call them in our jargon.

• 1715

In the case of Quebec it is broader, in the sense that the code provides that you can go to a judge of the *Cour de Québec*, and those judges are appointed by the provincial government. In my home province we've been doing that for 20 years. Most of the authorizations that we get for electronic surveillance are obtained before judges of that court. In the other provinces it was county court judges in the old days, district court judges and superior court judges who were designated to issue those authorizations.

In order to get an authorization the law provided that you had to explain to the judge why you needed to have that authorization, what other investigative techniques you could have used, and why hadn't you used them. In other words, was that the last resort, and you had to give the judge a good explanation of why you needed to have this particular technique in order to make your investigation go forward.

The law also made sure that once you had an authorization and once you had conducted a number of interceptions, this had to remain secret, given the nature of what we're talking about. This was why in section 187 of the code there was a strict procedure to deal with the information that had been obtained, as well as the authorization that had been granted by a judge.

[Translation]

Voilà pourquoi, comme je le disais à M. Angus il y a un instant, le policier qui a intercepté une communication dans l'affaire Duarte n'a rien fait d'illégal. En effet, il avait manifestement consenti auparavant à ce que la conversation soit interceptée.

Voilà aussi pourquoi, avant l'arrêt Duarte, la police pouvait équiper ses membres d'appareils réels de communication secrets lorsqu'elle menait une opération dangereuse. C'était là une exception prévue dans le Code criminel.

Ce qui est arrivé depuis l'arrêt Duarte, c'est que la Cour suprême a dit que, si l'État veut intercepter—selon la définition du Code—une communication, il doit protéger la vie privée de l'autre partie, c'est-à-dire obtenir l'autorisation d'un juge. C'est précisément ce que nous confirmons dans le projet de loi C-109. Cela est conforme à ce qui avait été prévu à l'origine parmi les exceptions figurant au paragraphe 184(2).

Les articles suivants de la partie VI conservent la manière dont on doit obtenir l'autorisation. Comprenez bien que ce que voulait faire le législateur, à l'époque, c'était de s'assurer que l'on obtienne une autorisation particulière dans les cas spéciaux où une communication devait être interceptée, conformément aux exceptions prévues dans la loi.

Premièrement, il faut que la demande soit formulée par un représentant du Procureur général spécialement désigné à cet effet ou, dans le cas du gouvernement fédéral, désigné par le Solliciteur général. En règle générale, il s'agit d'un procureur de la Couronne ayant une certaine expérience de ces questions.

Il faut ensuite s'adresser à un juge d'une cour supérieure ou à un juge désigné à l'article 552 du Code criminel. Qu'est-ce que cela veut dire? Essentiellement, dans neuf provinces sur dix, il faut s'adresser à un juge nommé par le gouvernement fédéral, c'est-à-dire à un juge de l'article 96, comme nous disons dans notre jargon.

Au Québec, c'est un peu différent car le code permet de s'adresser à un juge de la cour du Québec, juge qui a été nommé par le gouvernement provincial. C'est ce que nous faisons depuis 20 ans dans la province d'origine. La plupart des autorisations de surveillance électronique sont délivrées par des juges de cette cour. Dans les autres provinces, elles l'étaient par des juges d'une cour de comté, autrefois, et aujourd'hui par des juges des cours de districts et des cours supérieures qui ont été désignées pour délivrer ces autorisations.

Troisièmement, pour obtenir une autorisation, il faut, aux termes de la loi, expliquer ses motifs au juge et dire quelles autres méthodes d'enquête on aurait pu utiliser, et pourquoi on ne les a pas utilisées. Autrement dit, l'interception constitue-t-elle le dernier recours? Il faut donc expliquer au juge pourquoi on doit avoir recours à cette technique pour faire avancer l'enquête.

Finalement, lorsqu'on a obtenu l'autorisation et qu'on a effectué les interceptions, celles-ci doivent rester secrètes, étant donné la nature de ce dont on parle. Voilà pourquoi on trouve à l'article 187 du code une procédure très rigoureuse concernant l'utilisation des renseignements recueillis de cette manière, ainsi que de l'autorisation qui a été accordée par le juge.